EPISCÉNE

le magazine du **Théâtre Episcène** - n° 1 novembre 2026 - *episcene.be*

MAINTENANT ou jamais !



FESTIVAL OFF 2026 **Critiques de Spectacles** **+ Théâtre Episcène**



ÉPISCENE

Mentions légales

ISSN : en cours

Nom et l'adresse de l'éditeur

Jeannine Horrion
5 Rue Ninon Vallin, 84000 Avignon

Directrice de la publication

Jeannine Horrion

Rédacteur en chef

Brayan A. Santos

Conception graphique - mise en page

Mildred Minaya & Brayan A. Santos

Photographe

Brayan A. Santos

Rédacteurs contributeurs

Wyndia Prauca

Brayan Santos

Mildred Minaya

Galina Safarian

Ulysse Grenot

Partenaires

Fédération Wallonie-Bruxelles

Wallonie-Bruxelles International (WBI)

Université d'Avignon

SOMMAIRE

ÉDITORIAL 06

FESTIVAL OFF 2026 08

SPECTACLES & CRITIQUES 10

Nel blu

La Panade

LEROYOLAF

Tom

La promesse des ombres

Rassemblez les corps !

Felicità

Ma 9e Symfolie

En attendant septembre

279 Bols de yogourt

ÉDITORIAL



© Gilman-Herve

Bienvenue dans le magazine *EpiScène*

Avec ce premier numéro, le Théâtre Episcène inaugure un nouveau rendez-vous : un magazine consacré aux spectacles accueillis et présentés dans ses festivals.

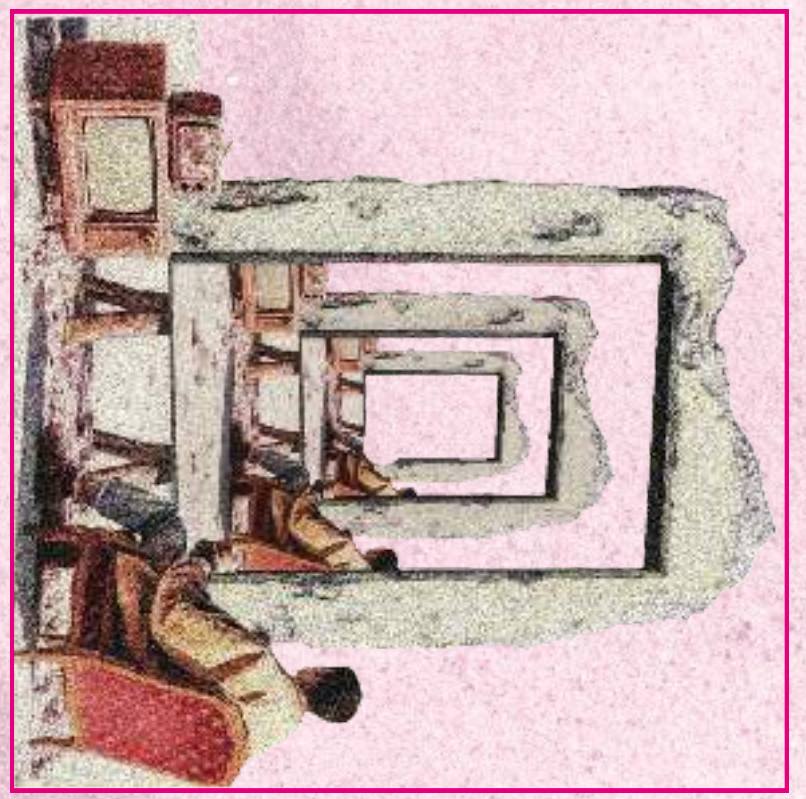
Pour cette première édition, qui accompagnait le Festival OFF d'Avignon 2026, Episcène avait placé sa programmation sous le signe de « Maintenant ou jamais ». Une invitation à regarder la création contemporaine au présent, à travers des écritures, des formes et des univers aussi différents que les artistes qui les portent.

Ce magazine est né de l'envie de prolonger le spectacle au-delà de la scène. Sa conception, ainsi que l'écriture des critiques, ont été réalisées par des étudiant·es du Master 2 Théâtre et Écriture d'Avignon Université.

À travers leurs regards, leurs analyses et leurs sensibilités, ce premier numéro revient sur les spectacles présentés à Avignon : leurs audaces, leurs émotions, leurs réussites et parfois leurs fragilités. Des regards de jeunes auteur·rices et critiques en formation, réunis autour d'une même volonté : faire vivre le théâtre autrement, en garder une trace et ouvrir un espace de dialogue autour des œuvres.

Ce magazine a vocation à devenir un rendez-vous régulier de chaque festival proposé par le Théâtre Episcène, en faisant dialoguer création artistique, regard critique et transmission.

JEANNINE HORRION
Directrice du Théâtre Episcène



FESTIVAL OFF 2026

« Maintenant ou jamais »

MAINTENANT ou jamais !

Du 4 au 25 juillet 2026, le Festival OFF d'Avignon a célébré sa soixantième édition sous le signe de la mutation. Pour cette édition anniversaire, le Théâtre Episcène avait placé sa programmation sous une formule forte : « Maintenant ou jamais ».

Face aux urgences sociales, politiques et écologiques de notre époque, Episcène avait choisi de défendre une création vivante, accessible et engagée, pleinement inscrite dans le présent. Cette volonté s'était particulièrement affirmée à travers son engagement en faveur de la création belge contemporaine, en donnant une place à des artistes aux écritures libres et aux univers multiples.

Durant le festival, la programmation quotidienne avait fait dialoguer seuls-en-scène, danse contemporaine, théâtre musical, comedie, etc. avec 9 spectacles: *Nel Blu* (en coproduction avec le Théâtre Épiscène), *La Panade, LeRoyOlaf, Tom, La Promesse des ombres, Rassemblez les corps !, Felicità, Ma 9e Symfolie!,* et *En Attendant Septembre (Ou La Théorie de la Table Basse).*

Artistes émergent·es et confirmé·es s'y étaient rencontrés, faisant du Théâtre Episcène un espace de découverte, de partage et de circulation des créations.





Les journées de relâche avaient également pris une couleur particulière avec « Les Lundis belges », une programmation entièrement consacrée aux artistes et aux créations belges. Une manière de mettre en lumière la richesse et la diversité d'une scène contemporaine belge qui ne cesse de se réinventer.

Avec des seuls-en-scène, du théâtre contemporain, du slam, du théâtre d'ombres, du cirque, de l'humour, du stand-up, des lectures et des ateliers, la programmation avait offert une grande diversité de formes et d'univers. Parmi les spectacles présentés : *Les Rossignols du Carnage, 279 bols de yogourt, in petto, Les Belges en liberté, Fa(m)ille, Papa, Dieu et Moi, Y'a d'la joie... bordel !, Perplexe et Titre provisoire.*

À travers ce magazine, nous revenons sur l'ensemble de la programmation quotidienne ainsi que sur notre coup de cœur des « Lundis belges ». Les critiques qui suivent proposent des regards singuliers sur ces créations, leurs forces, leurs audaces et les émotions qu'elles ont suscitées.

Car « Maintenant ou jamais » n'aura pas seulement été une devise : à Episcène, cette année encore, il s'agissait de créer, de partager et de faire vivre le théâtre maintenant.

SPECTACLES & CRITIQUES
FESTIVAL OFF 2026

NEL BLU
— Danse contemporaine

LA PANADE
— Théâtre contemporain

LEROYOLAF
— Théâtre/Seul·e en scène

TOM
— Théâtre contemporain

LA PROMESSE DES OMBRES
— Théâtre

RASSEMBLEZ LES CORPS !
— Théâtre contemporain

FELICITÀ
— Spectacle musical

MA 9e SYMFOLIE!
— Théâtre / Humour

EN ATTENDANT SEPTEMBRE
(OU LA THÈORIE DE LA TABLE BASSE)
— Théâtre musical

279 BOLS DE YOGOURT
— Théâtre/Seul·e en scène

Nel Blu est une traversée sensible où le corps, la musique et la poésie ne font plus qu'un. Dans cet univers délicat, chaque geste devient langage et chaque mouvement fait naître une émotion qui résonne longtemps après la dernière note.

> *C'était émouvant... Très, très bien !*

- Une spectatrice touchée

> *J'ai beaucoup aimé... Un magnifique spectacle qui m'a touchée*

- Une spectatrice émue

NEL BLU

Danse contemporaine — durée : 50 min — 👤À partir de 6 ans



Crédits

Valentina Citterio : Chorégraphe et interprète
Riccardo Curcio et Luna Bertellini : Musique originale et interprétation live
Dominique Fourcade : Textes poétiques
Audrey Abonnen : Assistante mise en scène
Coproduction : Théâtre Episcène
Avec le soutien du Laboratoire ICTT (Avignon Université), de la Compagnie Universitaire de danse [Hannah et Jean-Henri] (SUAPS - Avignon Université), du Beer Garden (Avignon) et avec l'aide et le soutien de Theatro (Verano Brianza - Italien)

Quand le corps devient mémoire et résistance

Critique par **Mildred Minaya** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

« Nel blu » est née dans le cadre de la thèse en recherche-création de Valentina Citterio, qui est également la chorégraphe et l'interprète de cette pièce de danse contemporaine, coproduite avec le Théâtre Épiscène. Ile s'inspire de l'œuvre poétique de Dominique Fourcade, l'un des poètes français contemporains les plus importants. Avec la musique originale de Riccardo Cuccio, ainsi que le piano et la voix de Luna Bertellini joués en live, le public est guidé à ouvrir son esprit et à ressentir pleinement ses émotions.



Nel blu ne fait pas seulement appel à notre sensibilité : la pièce nous confronte directement et nous pousse à questionner notre propre position face à la violence et aux injustices qui continuent de marquer notre présent.

Les éléments utilisés dans la scénographie, comme les masques, les costumes de ville et les journaux, nous orientent vers ceux qui participent à l'écriture de notre présent, souvent dissimulés derrière l'anonymat d'un profil sérieux et institutionnel, mais aussi vers ceux qui effacent notre histoire.

Nel blu nous rappelle que notre passivité fait elle aussi partie de l'histoire et que nous pouvons également nous cacher derrière nos propres masques, derrière une répression constante de notre empathie. C'est pourquoi le public est continuellement regardé, voire surveillé, par les interprètes, comme s'il constituait un point de gravité essentiel au changement. La pièce transforme ainsi le spectateur en témoin actif, incapable de rester complètement extérieur à ce qui se déroule devant lui.

La danse transmet la violence, la lutte et la résistance collective du corps. Les répétitions des chutes et le fait de continuer à se relever dans un rythme et un chaos apparemment impossibles à arrêter donnent l'impression d'un corps qui n'a pas le choix : il doit continuer à résister.



Cette tension rappelle le paradoxe de la fragilité de la mémoire humaine et, en même temps, la résilience poétique du corps, des mots, des gestes et du mouvement.

Le climax de la pièce est particulièrement marquant : sans musique, un monologue évoque une scène de guerre. Les paroles se transforment alors en mouvements, et la danse devient poésie, racontant l'histoire tragique de notre présent avec une grande intensité.

La pièce établit explicitement un parallèle entre Gaza et les camps de concentration nazis, il pourrait être intéressant de mettre en relation avec d'autres crises humanitaires contemporaines moins médiatisées, comme le Soudan, la Syrie, la

persécution des Rohingyas ou les violences dans l'est de la République démocratique du Congo. Cela renforcerait encore la portée universelle du spectacle, qui dépasse un seul contexte géopolitique pour questionner notre rapport collectif à la violence, à l'injustice et à l'effacement des vies humaines.



Présentée dans le cadre du Festival Off 2026, Nel blu est une pièce dont une grande partie de la puissance peut être ressentie même sans comprendre toutes les paroles. Néanmoins, un surtitrage permettrait de rendre l'œuvre encore plus accessible à un public international.

Avec une contemporanéité saisissante, courageuse et profondément engagée, *Nel blu* propose un rappel direct et sans détour. C'est une œuvre profondément réfléchie et remarquablement portée par ses artistes, qui continuent à faire de l'art un instrument de résistance, de réflexion collective et de révolution humaniste.



LA PANADE

Théâtre contemporain — durée : 70 min — 👤 À partir de 10 ans



Crédits

Léopold Schoemans : Auteur
Caroline Donnelly & Velourya Cabay : Mise en scène
Velourya Cabay : Scénographe, costumière
Steph de Brabant : Création lumière et régisseur·euse
Léopold Schoemans, Velourya Cabay, Luigi Serra, Janvier Guesquière, Pierre-Antoine Pigato : Interprètes

La Panade ou l'illusion douce-amère de la liberté

Critique par **Wyndia Prauca** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)



Dans une atmosphère étouffante au décor d'objets drapés, *La Panade* s'ouvre sur la routine stricte de Pyo. Couvé dans une demeure aristocratique, ce personnage privilégié vit sous la tutelle d'Uyobak, qui lui apporte la sécurité du foyer au rythme mécanique d'une cuillère d'argent et d'un bol de nourriture préparée. Toutefois, l'arrivée soudaine de deux cousins aux costumes éclatants vient rompre ce confort douillet et pousser Pyo à franchir le seuil familial. Ainsi, si le spectacle aborde en apparence la rupture avec le nid protecteur, la création de la compagnie Vostok dépasse le simple récit d'apprentissage pour livrer une réflexion forte sur l'illusion de la liberté et le coût réel de l'émancipation.

En premier lieu, l'affranchissement du personnage principal, d'abord présenté comme un idéal d'autonomie, révèle rapidement son piège. Incité par son entourage à sortir de sa zone de confort, Pyo fait l'expérience de la désillusion : dès lors qu'il ose s'émanciper, le soutien collectif s'effondre. La famille s'éloigne, les proches reprennent le cours de leur existence et l'individu se retrouve livré à lui-même face à la réalité du monde extérieur. D'ailleurs, ce basculement est incarné avec finesse par le jeu des acteurs et la direction artistique de Velourya Cabay, qui privilégie une forte expressivité corporelle. En effet, le passage de ce cocon rassurant à l'isolement se traduit sur scène par une physicalité lourde, illustrant que la liberté acquise n'est souvent qu'une solitude déguisée où l'on doit apprendre à gérer seul son quotidien.



Par ailleurs, le spectacle déconstruit la dynamique des personnages secondaires pour renforcer cette critique de l'indépendance. Les deux cousins incarnent au premier abord un souffle de vie, de mouvement et de liberté festive face aux visages fardés de blanc de Pyo et Uyobak. Cependant, ils s'avèrent tout aussi prisonniers de leurs propres codes. Leur hyperactivité, marquée par des gestes explosifs et des dialogues vifs, masque une dépendance mutuelle étroite et une incapacité à exister individuellement. Par conséquent, en confrontant ces deux visions de la société, le texte de Léopold Schoemans démontre que la véritable liberté ne réside ni dans l'isolement rassurant, ni dans l'agitation superficielle.





En conclusion, grâce à la sobriété de sa scénographie et l'énergie de ses chorégraphies, La Panade offre une œuvre singulière et percutante. En questionnant ce que nous sommes prêts à sacrifier pour quitter le confort du nid, le spectacle dépasse la fable familiale pour toucher à une quête d'autonomie universelle.

Avec **LeRoyOlaf**, chaque mot prend vie grâce à une interprétation d'une rare intensité. Seul en scène, Fabrice Schillaci donne corps à un personnage bouleversant, porté par une présence magnétique qui touche en plein cœur.

> *Le texte est magnifique... Le comédien l'incarne parfaitement.*

— Une spectatrice profondément émue

LeRoyOlaf

Seul en scène — durée : 70 min — 👤 À partir de 12 ans



Crédits

Jean-Marie Piemme : Texte
Fabrice Schillaci : Interprète
Jean Lambert : Mise en scène
Marie-Hélène Balau : Costumes
Rémi Chaveaux : Régie
Vincent Cahay: Contribution musicale
Palcoscenico ASBL : Production

Un appel de fard

Critique par **Ulysse Grenot** (étudiant M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)



Un rideau modeste, un bâton de théâtre, un miroir de loge, une caisse en bois, une casserole et sa cuillère. Ce décor rudimentaire digne d'un fond de coulisses vient accompagner l'acteur Fabrice Schillaci dans sa dernière collaboration en date avec le dramaturge Jean-Marie Piemme.

Maquillé en blanc avec un costume d'opera, nous suivons Olaf - de son nom Leroy - un chanteur "raté" contraint à gagner son pain à faire de reprises de chansons françaises, c'est après 20 ans à faire le tour de fêtes de village que l'occasion se présente enfin ! Il est invité à jouer sur les planches d'un théâtre alors que celui-ci fait sa dernière représentation avant la fermeture.

Enjoué mais pathétique, nous suivons pendant une heure, les ruminations d'un artiste qu'il n'a jamais voulu être. Projeté par sa mère à l'idée qu'il devienne un "grand" chanteur lyrique, il détruit le mythe de l'artiste libre, le considérant comme un piètre valet soumis aux exigences et commandes de son supérieur. À l'instar d'un Molière contraint d'inventer la comédie ballet pour Louis XIV. Olaf se sent en décalage avec son monde, il se conforte dans son statut d'artiste fonctionnaire mais il aspire à plus grand... pour qui donc ?



Seul sur scène, LeRoyOlaf n'est cependant pas dépourvu de personnages secondaires qui entourent le protagoniste confronté à des obstacles générationnels ou familiaux qu'il incarne. Tel est le cas de son mentor déguisé en Falstaff qu'il y voit comme un père spirituel. Schillaci exploite avec brio les multiples facettes de son clown triste. Tantôt burlesque en rejouant une pièce d'opéra en deux minutes, tantôt mélancolique en interprétant Cloclo à sa façon.

Au vu de son sujet, on pourrait regretter que passée la moitié du spectacle, le duo belge n'aille pas plus loin avec ce personnage dans sa férocité. Les mythes sur l'artiste heureux, le mépris des élites ou l'indifférence de son art auraient pu donner matière à un Olaf plus cynique, satirique et pathétique, mais ce n'est ici pas le but recherché par Piemme et Schillaci.

LeRoyOlaf n'a pas ambition à nous présenter un pamphlet sur l'artiste rétrogradé à un rôle "non-essentiel", mais à le réhabiliter comme une fonction qui s'est toujours battue pour sa dignité à créer face aux rapports de pouvoir et de légitimité qui traversent sa profession. Jusqu'à son final surprise, Piemme invite le public à s'interroger sur le sens personnel qu'on donne à l'Art et la relation que l'on tisse entre l'artiste et le public.

Avec beaucoup de délicatesse, **TOM** explore les liens familiaux, les silences et les blessures qui façonnent une vie.

> *Merveilleusement joué… Hyper émouvant.*
>
> **— Une spectatrice touchée**

TOM

Théâtre contemporain — durée : 70 min — 👤 À partir de 9 ans



Crédits

Stéphanie Mangez : auteure
Jean-Luc Voyeux : metteur en scène
Gwenda Guthwasser, Jean-Luc Voyeux, Tristan Jerram, Antoine Vaillant : Interprètes
Martin Gandrillon : régie

Des liens à réparer, une famille à inventer : *TOM*

Critique par **Mildred Minaya** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

Tom aborde un sujet pas assez visibilisé : les familles d'accueil et le processus imparfait de la reformation d'une nouvelle famille, qui peut être très difficile pour toutes les personnes impliquées, mais surtout pour les enfants accueillis. Une pièce de Stéphanie Mangez, mise en scène par Jean-Luc Moyeux, qui raconte l'histoire de Tom, un jeune garçon accueilli par la famille Deschamps après que sa mère biologique n'a plus été capable de s'occuper de lui, et comment, malgré de nombreuses difficultés et incompréhensions, ils finissent par devenir une famille.

La très bonne interprétation et la belle alchimie entre tous les comédiens permettent à l'histoire de toucher le public avec des moments très émouvants, voire parfois bouleversants, qui montrent les difficultés réelles ainsi que les processus émotionnels intenses et traumatisants que peuvent vivre les jeunes qui arrivent dans une nouvelle famille, tout comme la manière dont cela affecte ceux qui la composent déjà. La pièce trouve également un bon équilibre entre des moments émotionnellement très forts et d'autres plus légers, drôles et touchants, offrant ainsi un rythme qui permet au public de rire tout en étant ému tout au long du spectacle.

L'un des éléments les plus intéressants de la pièce est sa scénographie, composée d'éléments mobiles et de vidéoprojections qui reconfigurent les différents espaces et moments où se déroule l'histoire : la maison, la chambre des frères, la voiture, l'hôpital, etc. Une mise en scène assez créative et fonctionnelle, qui n'interrompt jamais le déroulement de l'histoire et dont les transformations se font avec beaucoup de fluidité. Les projections, même si elles étaient bien réalisées, auraient pu être encore davantage exploitées.



La pièce possède une esthétique assez moderne et cherche à attirer un public adolescent. Des éléments comme les intermèdes de rap/slam, interprétés par les comédiens et servant également de moments de respiration dans le développement de l'histoire, apportent un aspect attractif pour un jeune public. Cependant, l'exécution de ces passages, leur mise en scène et leur caractère répétitif ne leur permettent pas d'avoir tout l'impact ou toute la force qu'ils auraient pu apporter positivement à la pièce.

Même si les personnages et l'histoire sont parfois un peu clichés et stéréotypés, cela fonctionne finalement pour alléger la thématique et sert également très bien les moments comiques du spectacle.





Le moment le plus émouvant et le plus cathartique de la pièce, selon moi, et qui est remarquablement réussi, tant sur le plan symbolique que dans sa mise en scène, est celui où, après que Tom a quitté la maison à la suite d'une dispute, le père monte sur le toit de la maison et hisse un immense drapeau blanc, dans l'espoir que Tom le voie et comprenne le message : que tous souhaitent son retour à la maison.

Une pièce à voir en famille, qui peut ouvrir des discussions importantes autour des différentes compositions familiales, de ce qui fait qu'une famille est une famille, de la jalousie, du sentiment d'appartenance, des différentes manières de s'ouvrir émotionnellement aux autres, ainsi que du respect des processus émotionnels et psychologiques de chacun, parmi bien d'autres sujets.

La Promesse des Ombres entraîne les spectateurs dans une histoire où chaque regard, chaque silence et chaque geste donnent corps à un amour aussi intense qu'impossible.

> *Très émouvante, très romantique... très beau. Bravo aux acteurs, c'est formidable !*

— Un spectateur conquis

LA PROMESSE DES OMBRES

Théâtre classique — durée : 80 min — 👤 À partir de 12 ans



Crédits

Jean-Benoît Patricot : Adaptateur
Laetitia Lebacq : Metteuse en scène
Laetitia Lebacq & Mickaël Pernet : Interprètes
Patricia Marquet : Assistante mise en scène
Pierre-Humbert Pottiez : Musicien
Johanna Legrand : Création lumière
Guillaume Blanchard : Création vidéo
Aurélien Clément : Concepteur scénographique
Christophe Ouvrard : Costumier
Agnès Marilliera : Couturière
Rémi Hascoët : Graphiste
Compagnie Strapathella : Production

Neuf ans de réflexion

Critique par **Ulysse Grenot** (étudiant M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

Après avoir mis en scène le roman Lettre d'une inconnue, la Compagnie Strapathella réadapte une seconde fois Stefan Zweig avec une histoire d'amour moins connue : Le Voyage dans le passé.

Dans cette nouvelle, nous y suivons les sentiments de Ludwig, un jeune homme pauvre mais ambitieux qui a pu s'extraire de sa condition en travaillant au sein d'un milieu bourgeois. Bien qu'intimidé par sa première rencontre avec une femme mariée, plus âgée que lui, une relation se développe entre eux deux. Mais au moment où cette amitié se transforme en amour-désir, la Première Guerre mondiale amène Ludwig à partir en mission au Mexique. Ils se promettent d'officialiser leur alliance dès qu'ils se reverront mais neuf ans vont les séparer.

Une histoire aussi courte et simpliste pourrait laisser penser que la pièce ne parvient qu'à combler artificiellement certains de ses trous. Mais là où la nouvelle se focalise sur les pensées et sentiments de Ludwig, le dramaturge Jean-Benoît Patricot équilibre le point de vue au travers des deux personnages protagonistes. Pour cette adaptation, la trame reste inchangée, nous suivons l'émergence du couple dans la première moitié tandis que la seconde relate les retrouvailles amères. La retranscription dialoguée rend leur relation plus proche et ambiguë. Le duo Laetitia Lebacq et Mickaël Pernet parviennent à étendre la plume de Zweig et condenser avec aisance neuf années d'un couple qui se



découvre avant de ne plus se reconnaître.

Les touches de violon, de danse et la scénographie minimaliste viennent apporter un regard mélancolique sur les sentiments du duo. Les rideaux deviennent un support de projection pour accompagner les saisons et émotions intérieures des personnages. On y passe aisément d'un moment de valse à une querelle de regrets.



Les voilages deviennent également une source d'ellipse dans laquelle chacun monologue sur le temps qui s'étend et la perte des souvenirs de l'autre. Les acteurs apparaissent à la fois proches et pourtant seuls, conservant sur scène la force émotionnelle et introspective de l'œuvre de Zweig.

Écrit durant l'entre-deux-guerres et publié à titre posthume, la romance de Zweig frappe également pour la résonance avec son époque, soulignée par l'adaptation. Un amour interrompu par les événements de la Guerre, puis agité par le spectre du Nazisme "Que veulent-ils ?" se répète Ludwig, comme si c'était l'auteur lui-même qui se posait la question

.

La Promesse des ombres nous prend par surprise pour sa simplicité et sa profondeur : "deux spectres" qui de par leurs faiblesses humaines et sociales ne parviennent plus à rallumer leurs sentiments d'antan. Une fable historique qui reste universelle par les émotions qui la traversent.

Entre éclats de rire, situations absurdes et dialogues savoureux, **Rassemblez les Corps** ! transforme un sujet inattendu en une comédie aussi irrésistible qu'intelligente.

> *L'équipe est très dynamique... C'est une pièce tellement drôle !*
>
> **— Une spectatrice conquise**

RASSEMBLEZ LES CORPS !

Théâtre contemporain — durée : 75 min — 👤 À partir de 9 ans



Crédits

Aurélie Camus : Autrice, metteuse en scène
Julien Debuys, Aurélie Camus, Simon Jouannot : Interprètes
Axel Bres : Création lumière
Jérôme Sauvion : Scénographie
Julien Donnot : Accesoires
Mathilde Chollot : Costumes
Lucien Pesnot : Création sonore

Rassemblez les corps et reconstruire le soi à travers la mémoire

Critique par **Brayan Santos** (étudiant M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)





Présenté au Théâtre Épiscène dans le cadre du Festival Off d'Avignon 2026, *Rassemblez les corps !* est un spectacle écrit et mis en scène par Aurélie Camus, qui partage également la scène avec Julien Debuys et Simon Jouannot. La régie est assurée par Axel Bres. Dans ce huis clos familial, deux cousins contraints de partager un cercueil se retrouvent confrontés à leurs souvenirs, à leurs désaccords et aux non-dits qui ont marqué leur histoire. La mort devient alors un espace inattendu de confrontation, mais aussi de réconciliation.

Dès le début de la pièce, les ouvriers retirent les os d'un cercueil. Cette image constitue une première métaphore: Des corps fragmentés, des souvenirs brisés et des éléments déplacés qui semblent avoir perdu leur place. Les os deviennent ainsi le premier signe d'un travail de reconstruction qui traversera toute la pièce.

Cette fragmentation se retrouve dans les souvenirs des personnages. Le passé n'est jamais présenté comme une réalité stable, mais comme un ensemble de fragments qu'il faut partager, confronter et réorganiser afin de pouvoir à nouveau comprendre ce qui s'est réellement passé. La mémoire devient alors un espace de reconstruction : en racontant leurs souvenirs, les personnages réassemblent progressivement une histoire familiale restée morcelée par les non-dits, les conflits et les incompréhensions.

Cette confusion se manifeste également à travers les identités et les temporalités. À plusieurs reprises, les personnages se retrouvent confrontés à des décalages entre les



personnes, les noms et les époques, comme si les différents éléments de leur histoire avaient été déplacés. Ces confusions renforcent ainsi l'image des os du cercueil au début du spectacle : des fragments qui doivent être retrouvés et replacés pour pouvoir reconstituer un ensemble cohérent. Corps, identités, époques et souvenirs semblent tous chercher leur juste place.

La pièce construit ainsi un parallèle entre réassembler un corps et réassembler une identité. Les personnages ne cherchent pas seulement à comprendre leur passé : ils doivent également réinterpréter les souvenirs qui les définissent afin de pouvoir se reconstruire. La mémoire devient donc plus qu'un moyen de conserver le passé : elle permet de transformer la manière dont celui-ci est compris.

C'est finalement lorsque ces fragments de mémoire sont rassemblés et réinterprétés qu'une forme de réconciliation devient possible. Le pardon, longtemps empêché par les blessures et les incompréhensions du passé, peut alors émerger. Les personnages retrouvent ainsi progressivement une forme d'unité, non pas en effaçant leur histoire, mais en parvenant enfin à la comprendre autrement.



La légèreté finale prend alors tout son sens. Après avoir rassemblé les morceaux de leur histoire, les personnages peuvent enfin abandonner ce qui les retenait et poursuivre leur chemin vers l'au-delà. *Rassemblez les corps !* transforme ainsi la fragmentation en un processus de reconstruction : c'est en partageant la mémoire, en réconciliant les différentes versions du passé et en permettant le pardon que les personnages peuvent finalement redevenir entiers.



FELICITÀ

Spectacle musical — durée : 80 min — 👤 À partir de 10 ans



Crédits

Marc Pistolesi : Metteur en scène
Nelly Bêchétoille, Didier Landucci & Martin Mabz : Interprètes
Martin Mabz : Musicien
Boulègue Production & Les 2 Frangins Production : Production

Felicità : sous la fête italienne, le théâtre du réel

Critique par **Wyndia Prauca** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

Au premier abord, *Felicità* se présente comme une immersion vibrante dans l'univers des reprises musicales italiennes des années 1980. On y suit Fabio, Lola et leur pianiste Steeve, un trio d'artistes enchaînant les fêtes foraines et les mariages tout en rêvant de gloire, jusqu'au jour où une opportunité solo vient ébranler leur équilibre. Toutefois, sous ses airs de comédie populaire et festive, la pièce écrite par Didier Landucci et Jean-Marc Michelangeli dépasse le divertissement pour livrer une réflexion touchante sur la mémoire, le succès et l'envers du décor artistique.





En premier lieu, le dispositif scénique traduit avec une grande finesse la frontière entre l'illusion du spectacle et la réalité des individus. Accueillis en musique au cœur d'une salle de fête, les spectateurs sont immédiatement intégrés à l'événement. Cependant, l'élément central de la scénographie repose sur une arche lumineuse tournante située au milieu du plateau, qui sépare nettement la scène des coulisses. Grâce à ce simple mouvement de rotation, le spectacle bascule de la performance étincelante soutenue par des tenues à paillettes à l'intimité des flashbacks et des règlements de comptes en vêtements du quotidien.



Ainsi, cette mécanique spatiale met en lumière le coût humain de l'artisanat scénique et rend un hommage sincère à ces interprètes de l'ombre qui continuent de faire sourire le public.

Par ailleurs, l'écriture dramatique et la mise en scène de Marc Pistolesi s'appuient sur un travail corporel et musical qui désamorce constamment le drame par le comique. Le jeu des comédiens, à la fois brut et expressif, est rythmé en direct par le piano de Steeve, qui intervient comme un véritable personnage narrateur. En effet, les ponctuations musicales viennent alléger les scènes de tension et relancer l'énergie du plateau.

De plus, en sollicitant la participation directe des spectateurs dès leur entrée, la pièce instaure un rapport de proximité qui rappelle les formes du théâtre populaire. Le public n'est plus seulement un observateur passif : il devient le témoin complice des espoirs et des désillusions de ce trio.

Portée par la direction musicale de Martin Mabz, Felicità offre une œuvre à la fois euphorique et poignante. En questionnant la frontière entre ambition personnelle et loyauté collective, le spectacle prouve que derrière la légèreté des chansons populaires se cache souvent une profonde vérité humaine.

Ma 9e Symfolie ! est une véritable célébration du langage, où les mots deviennent un terrain de jeu, de poésie et de réflexion

> *On a bien apprécié... On a appris des choses !*

— Une spectatrice conquise

> *Beaucoup d'humour, c'était trop sympa !*

— Une spectatrice enthousiaste

Ma 9e Symfolie!

Théâtre d'humour— durée : 65 min —👤 À partir de 12 ans



Crédits

Bruno Coppens : Auteur et comédien
Ethan Jarret : Régie

Une coproduction du Théâtre Le Public et d'Exquis Mots. Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, avec le soutien du Tax Shelter de l'État Fédéral belge et de SABAM for culture

L'humour comme espace de rencontre entre les générations dans *Ma 9e Sympholie*

Critique par **Galina Safarian** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

Mais quel boomer… Je me suis dit au début du spectacle Ma 9e Sympholie. Mais l'auteur assume absolument tout ce qui se passe sur scène. Il est cis, blanc, homme et dans la soixantaine. Cependant, Bruno Coppens est adorable ! Avec beaucoup de légèreté, le comique belge nous ramène à son trajet, où il nous raconte qu'il ne comprend pas la génération des millennials et de la Gen Z. Pourtant, il essaie de les comprendre en analysant les nouveaux mots de 2026, en les décortiquant sur l'écran qui se trouve derrière lui.

L'écran devient d'ailleurs son principal outil pendant toute la représentation. Tout est préenregistré et manipulé depuis la régie, avec une précision presque obsessionnelle, chaque vidéo étant déclenchée et enchaînée au bon moment, à la seconde près. Il permet de maintenir un rythme extrêmement précis tout au long du spectacle, sans pour autant enlever sa légèreté ou cette sensation d'improvisation qui reste très présente. Et puis, il nous rappelle aussi l'ancienne profession de Bruno Coppens : professeur de français.



C'est justement là qu'apparaît un aspect ludique très particulier du spectacle. Petit à petit, on est transportés dans une salle de classe de français. L'analyse des mots devient presque un cours, l'humour remplace la leçon et nous devenons des élèves attentifs qui écoutent leur professeur. L'écran, presque comme un tableau noir, permet à Bruno Coppens de nous emmener dans son univers tout en gardant une certaine distance entre lui et nous. Et paradoxalement, cet outil crée aussi une proximité : le comédien s'adresse directement aux spectateurs, nous interpelle, nous fait participer et nous oblige à rester avec lui dans ce cours un peu particulier.

Sa manière d'interagir avec le public rend toute la salle excitée tout au long du spectacle. L'homme le plus tranquille et le plus respectueux sur scène, se déconstruit pendant une heure de spectacle, en faisant de lui-même l'objet d'une blague. J'ai vu ce spectacle au tout début du festival, après avoir déjà vu 5 spectacles traumatisants d'une longue durée. Ma 9e Sympholie est devenue mon refuge. Dans une atmosphère intimiste, Bruno Coppens nous raconte sa vie, et ce que signifie pour lui être comédien aujourd'hui.

Il soulève des questions assez importantes, l'âgisme, la discrimination linguistique, ainsi que des thèmes philosophiques, mais il reste léger, son esprit est doux et transparent.Il nous montre tout ce qu'il est, il ne cherche pas à adopter une autre personnalité. Son personnage, c'est lui-même. Transparence et honnêteté rendent ce spectacle impeccablement relatable. Moi, une personne de 28 ans, étudiante en théâtre, j'y ai trouvé beaucoup de choses qui me rendent heureuse et qui provoquent chez moi un rire inattendu.

Ma 9e Sympholie est une lettre d'amour à la jeunesse et à la vieillesse, à tout ce que les gens détestent et n'aiment pas évoquer, un véritable cadeau pour les spectateurs de tous les âges.



En attendant Septembre est une création sensible et lumineuse qui célèbre les rencontres, les élans du quotidien et les liens qui se tissent entre les êtres.

> *Un spectacle très dynamique, très vivant et très chouette !*

— Une spectatrice conquise

> *Un spectacle très humain et très poétique.*

— Un spectateur ému

En attendant Septembre
(ou la théorie de la Table Basse)

Théâtre musical — durée : 70 min — 👤 À partir de 12 ans



Crédits

Marie-Victoire Collin, Erel Paineau, Romane Ortali, Etienne Dupuy, Emmanuel Levesque, Quentin Skrabo, Amélie Osso, Émilie Ganito : Interprètes
Romane Ortali : Metteuse en scène
Marie-Victoire Collin : Assistante metteuse en scène
Erel Paineau : Autrice et compositrice
Nina Mahé : Chorégraphe
Julie Laborde : Chargée de production

Habiter la solitude dans *En Attendant Septembre*

Critique par **Galina Safarian** (étudiante M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)

Tu rentres dans la salle, tu vois les jeunes comédiens : sept comédiens sur le plateau. Ils sont beaux et trop mignons. Ils ouvrent la bouche… et ils parlent de Paris… à Avignon… Tout de suite, je me sens un peu fatiguée, pas forcément très réceptive à ces histoires de Parisiens. Et puis, tout d'un coup, j'entends une petite chanson très joyeuse, jouée en direct et accompagnée au piano. Et encore, et encore… et boum, je suis dedans, hyper intriguée par ces vies de Parisiens.



L'aspect humain est central dans *En attendant septembre*. Le spectacle explore notamment la question de la solitude, en proposant une manière assez originale de la représenter. La petite scène est divisée en quatre espaces qui correspondent aux appartements de différents habitants d'un immeuble parisien.

La scénographie est construite comme une succession de petits îlots, chacun représentant une vie, un appartement, une histoire. Les musiciens participent eux aussi à cette scénographie : présents sur le plateau, ils brisent le quatrième mur et semblent observer les jeunes à distance, presque comme des esprits qui les accompagnent et qui seraient les témoins de leurs vies.

Au centre de tout cela se trouve un petit meuble : la table basse, qui devient presque un personnage à part entière. Elle est le point de rencontre, le lien entre les différentes vies et les différents espaces. Elle circule entre les appartements, accompagne les situations et devient finalement un élément qui relie tous ces individus qui, malgré la proximité physique de leurs appartements, restent profondément seuls.

Ils ne mentent pas : ils sont animés par une soif de vivre et prêts à accueillir ce que la vie leur réserve. Tout est un peu hyperbolisé : leur jeu, leurs émotions, leurs répliques et leurs problèmes. Pourtant, on se retrouve entouré par cette douceur et cette gentillesse inexplicables.



Chaque geste et chaque petite histoire deviennent les nôtres. Instantanément, on s'approprie leurs problèmes, ceux des jeunes qui restent à Paris, en attendant septembre, dans cette ville qui se vide peu à peu de leurs amis et de leurs familles.



Ce spectacle est fait pour tous les publics et trouvera un écho tout particulier auprès du jeune public, parce qu'il réveille les sentiments d'une adolescente qui a simplement envie de contempler des histoires amoureuses, tendres et parfois naïves.

L'équipe de la compagnie Les Insolentes a réussi à réveiller mon esprit de fille de 13 ans avec *En attendant septembre.* Une œuvre complètement originale, y compris dans sa musique et ses chansons, qui nous fait finalement entrer, presque sans qu'on s'en rende compte, dans ces petites vies parisiennes que je pensais, au départ, ne pas avoir envie d'écouter.

CoupdeCœur



279 BOLS DE YOGOURT

Seule en scène — durée : 40 min — 👤 À partir de 14 ans



Crédits

Marine Zovi : Autrice, production & comédienne
Adrien Berlandi : Metteur en scène
Milène De Rua : Création lumière
Paul Pourveur et Caroline Baude : Supervision à l'écriture et accompagnement
Julie Réveillon : visuel affiche
Julie Réveillon, Adrien Berlandi, Marine Zovi : scénographie

Le deuil comme déformation du temps et du corps dans *279 bols de yogourt*

Critique par **Brayan Santos** (étudiant M2 Théâtre et écritures, Avignon Université)



Présentée au Théâtre Épiscène les lundis 6, 13 et 20 juillet 2026, *279 bols de yogourt*, écrite et interprétée par Marine Zovi et mise en scène par Adrien Berlandi, aborde de manière symbolique la façon dont le deuil devient un processus involontaire de déformation, mais aussi de possible restructuration de la réalité. Une réalité qui, bien que perçue à travers nos sens, est ensuite structurée et comprise à travers un contexte spatio-temporel. Dans 279 bols de yogourt, le temps comme l'espace sont transgressés par le deuil. Les bols de yogourt, au-delà de leur fonction symbolique, deviennent une forme de dénaturalisation de la mesure du temps, tandis que le corps, en tant qu'espace intime, est habité par plusieurs présences et se retrouve ainsi fragmenté.



Dans l'imaginaire collectif existe la conviction que « le temps guérit tout ». Cette idée est ici reformulée : Mathilde utilise les pots de yogourt qu'elle consomme comme mécanisme pour mesurer le temps. Dans cette déformation de la mesure temporelle, les bols représentent à la fois le passé, le présent et le futur. Cette utilisation absurde des pots de yogourt pour mesurer le temps révèle comment le deuil peut modifier notre perception du temps et, par conséquent, notre perception de la réalité. La pièce suggère ainsi que la guérison ne dépend pas uniquement du temps qui passe. Mathilde doit également entrer dans un état d'introspection afin de reconstruire une identité devenue fragmentée et déformée par le deuil.





De la même manière, la scénographie, qui représente le monde intérieur de Mathilde, amplifie cette esthétique absurde et déstabilisante à travers des couleurs neutres et des matériaux organiques tels que le carton et le papier. La pomme, habituellement caractérisée par une couleur vibrante, lorsqu'elle est enveloppée dans ces matériaux, devient une analogie de la manière dont quelque chose d'aussi naturel que la douleur peut être perçu de façon profondément antinaturelle. Si l'espace scénique devient ainsi le support de cette réflexion, c'est le corps comme espace intime qui la porte véritablement.

Le corps de Marine Zovi se fragmente et devient le lieu où cohabitent les personnages qui influencent directement le sentiment d'identité de Mathilde, principalement sa mère et sa grand-mère. Dans cet espace, qui peut être compris comme la conscience ou le subconscient de Mathilde, apparaissent différents fragments de situations, de moments et de contextes qui s'entrelacent et participent à la construction du deuil. Celui-ci provoque alors un sentiment de déstabilisation et une rupture à la fois spatiale, dans le corps, et temporelle.



À la fin de la pièce, après ce travail d'introspection, Mathilde parvient à séparer la douleur de son identité. Les bols de yogourt sont alors jetés au sol, comme un geste de protestation mais aussi de restructuration de la mesure du temps et de la réalité. L'espace corporel parvient lui aussi à une forme d'émancipation. Dans la dernière scène, les voix de sa mère et de sa grand-mère n'habitent plus le corps de Mathilde, interprétée par Marine Zovi, mais sont diffusées par les haut-parleurs de la salle. Ce déplacement suggère que ces voix appartiennent désormais à l'extérieur et crée une séparation symbolique entre le corps de Mathilde et celui de ses proches. Le deuil n'est donc pas effacé, mais déplacé : il cesse de définir l'espace intérieur de Mathilde et lui permet de reconstruire sa propre réalité.



THEATRE
EPISCENE

5 rue Ninon Vallin,
84000 AVIGNON

Contactez-nous

+32 498 48 76 88

reservation@episcene.fr

theatre.episcene.avignon

theatre.episcene.avignon

www.episcene.be

Épiscene

ÉpiScène | nº 1 août 2026 | www.episcene.be